CAIRN.INFO
Chercher, repérer, avancer.

ETRANGER À SOI-MÊME

Mâkhi Xenakis

Actes sud | *La pensée de midi*

2005/1 - N° 14
pages 22 à 24

ISSN 1621-5338

Article disponible en ligne à l'adresse:

---

http://www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2005-1-page-22.htm

---

Pour citer cet article :

Xenakis Mâkhi, « Etranger à soi-même »,
La pensée de midi, 2005/1 N° 14, p. 22-24.

Distribution électronique Cairn.info pour Actes sud.

© Actes sud. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Cité internationale universitaire de Paris - - 193.52.24.83 - 30/12/2013 10h53. © Actes sud

Etranger à soi-même

« Grecque en France, française en Grèce » : entre l'héritage familial et le regard des autres, une exploration de l'étrangeté.

MÂKHI XENAKIS

Je me demande ce que je vais bien pouvoir apporter d'intéressant sur cette question des différences par rapport aux interventions de chacun... Je préfère parler de mon histoire, de mes origines. Partir d'une histoire singulière pour rejoindre celle des autres et tenter de mieux comprendre la question de la différence, de l'identité, me semble être la seule chose que je puisse faire. Quand je dis mon nom, en général, les gens me sourient avec bienveillance et me parlent de leurs vacances dans « mon » beau pays : la Grèce. Leurs yeux s'illuminent et ils me parlent de la couleur de la mer, des repas délicieux arrosés de retsiné, des olives, des tomates, du sirtaki...
C'est toujours très compliqué pour moi d'expliquer que, en fait, je suis française, née en France, que je ne parle pas le grec, que je connais très mal ce pays et que mes traits méditerranéens et bruns ne viennent pas vraiment de mon père, qui était plus clair que moi, mais de ma mère, qui, bien que française, possède des origines « secrètes » qui expliquent notre côté « métèque »...
Cela dit, c'était quelque part incontournable, puisque Xenakis vient de *xenos*, qui veut dire « étranger ». Xenakis est le diminutif de *xenos*, et veut dire « petit étranger ».
Pour me simplifier encore plus la vie, mon père m'a donné comme prénom un mot grec qui signifie « bataille ». Quand je rencontre des Grecs, ils me disent que je ne m'appelle pas Mâkhi, que ça n'est pas un prénom et que, en réalité, je dois m'appeler Andromaque. Mon père a toujours dit qu'il m'avait appelée Mâkhi, un point c'est tout. Je m'appelle donc « la bataille du petit étranger ».
Comme beaucoup de gens dans mon cas, je suis donc perçue, par beaucoup, comme grecque en France et française en Grèce.

Pour me justifier de ne pas « vraiment » être grecque, j'ai pris l'habitude de raconter l'histoire de mon père. Il est né en Roumanie en 1922. Ses parents faisaient partie d'une communauté grecque qui vivait et travaillait là-bas. Mon père et ses frères ont été envoyés dans une pension anglaise sur une île grecque, puis il est parti faire ses études d'ingénieur à Athènes. Très vite, la guerre est arrivée, et mon père s'est mis à diriger un groupe de résistance communiste. Un jour, en 1947, lors d'une manifestation – non plus contre les Allemands, mais contre les Anglais –, il était en première

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Cité internationale universitaire de Paris - - 193.52.24.83 - 30/12/2013 10h53. © Actes sud

ligne et a reçu un éclat d'obus au visage. L'autre partie de l'obus a décapité la compagne qui était à ses côtés. Son œil a été arraché et toute la partie gauche de son visage défigurée.
Fait prisonnier par les Anglais, condamné à mort, il s'est enfui, *in extremis*, grâce à l'aide de son propre père, en se cachant dans la soute d'un bateau qui partait pour Marseille. Ayant sur lui son diplôme d'ingénieur, il s'est mis à travailler dans un cabinet d'architecte à Paris : l'atelier de Le Corbusier.
Ainsi, à vingt-cinq ans, il venait de perdre la moitié de son visage, ses illusions politiques, son pays, les siens. Dès lors, il n'y a plus qu'une seule chose qui a encore compté pour lui : la musique.
En 1951, il a rencontré ma mère, jeune Solognote tout juste « montée » à Paris et meurtrie par un douloureux secret de famille que j'ai fini par réellement connaître il y a quelques années seulement.
Pour aider mon père à se reconstruire, ma mère a créé à la maison une Grèce mythique, en dehors de la plupart des Grecs déracinés et nostalgiques. Mon père ne m'a appris qu'un seul mot grec : *kalinichta*, ce qui veut dire « bonne nuit ». C'est ce qu'il me disait chaque soir en m'embrassant pour me coucher.
Sa Grèce, il me l'a transmise par son regard, sa musique, ses silences. Ni lui – et donc moi non plus – n'avons pu y retourner avant 1974, date de l'arrivée au pouvoir de Constantin Caramanlis, qui leva enfin la double condamnation à mort qui menaçait mon père depuis son exil en 1947.
En 1974, donc, nous y sommes retournés à Pâques. Mon grand-père vivait toujours et avait voulu réunir ses trois fils et leur famille pour la première fois depuis vingt-sept ans. Je me souviens de la grande table dressée avec la nappe blanche dans un restaurant du Pirée. Je découvrais ma famille réunie pour la première fois : mes oncles, mes cousins, mes cousines... Et puis, le soir, mon grand-père a pris un bain et il a dit : « Maintenant, je suis heureux » – et il est mort. Quelques jours plus tard, toute la famille était réunie de nouveau pour son enterrement. Je me souviens de ma découverte des rites orthodoxes. Du pope, des pleureuses... Du chagrin de mon père. Quelque temps plus tard, ses deux frères, Jason et Cosmas, sont morts eux aussi. A nouveau, il n'avait pratiquement plus de famille. Depuis, je ne suis retournée en Grèce que deux ou trois fois, un peu comme une touriste. Maintenant, c'est avec mes enfants – pour eux – que j'aimerais y aller. Leur père et moi leur avons donné à chacun un prénom grec.

La seconde partie de mon histoire n'est plus liée au nom de mon père – au nom que j'ai gardé –, mais à l'autre nom, celui que j'ai aussi maintenant, mon nom de femme mariée, le nom de mon mari et celui que portent mes enfants : Klatzmann.
Lorsque j'ai rencontré David, il y a trente ans (ce même printemps de 1974...), nous ne savions pas à quel point la consonance de nos noms respectifs déterminerait à ce point le regard que les gens portent sur nous aujourd'hui.
Je ne savais pas non plus que, en tombant amoureuse de David, jeune étudiant en médecine, je « réparais » aussi une blessure secrète et profonde de l'histoire de ma mère. Et qu'un pont improbable se recréait entre mon histoire et la sienne. Entre son père, son vrai père (qu'elle n'a pas pu vraiment connaître), le docteur Lucien Breitmann, dénoncé pendant la guerre comme

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Cité internationale universitaire de Paris - - 193.52.24.83 - 30/12/2013 10h53. © Actes sud

juif et déporté dans les camps de concentration, et une partie de la famille de David, elle aussi dénoncée et déportée dans les camps de la mort.
Il y a mille manière d'être étranger et de vivre cette étrangeté. Il y a l'étrangeté que nous transmet notre histoire, le poids conscient ou inconscient que nous font porter nos ancêtres, nos parents, et celle que les autres portent sur nous. Après la guerre, en France, la volonté chez la plupart des communautés exilées était de se fondre dans la nation. Nous en avons retrouvé le goût avec David, il y a dix-sept ans, quand nous avons vécu à New York pendant deux ans et où, pour la première fois, la consonance de nos noms ne semblait pas changer le regard porté sur nous.

Après la guerre, en France, la volonté chez la plupart des communautés exilées était de se fondre dans la nation.

Aujourd'hui, malheureusement, les choses ne me semblent plus prendre ce chemin. Etant donnée mon histoire, je ne peux qu'aimer les différences... Mais ce que je vis aujourd'hui m'inquiète. Je rencontre de plus en plus souvent, selon le nom que je porte, de la xénophobie ou de l'antisémitisme, et je constate que ça n'est pas la même chose. Lorsque l'on s'adresse à moi en tant que « grecque », je ressens parfois, comme je le disais précédemment, une sorte de condescendance bienveillante par rapport à « mon beau pays méditerranéen » (certes un peu sous-développé, mais il est vrai très joli). Alors que, lorsque l'on s'adresse à moi en tant que « juive », je sens parfois une mise à distance beaucoup plus glaçante, inquiétante. La xénophobie ne semble pas faire appel aux mêmes haines que l'antisémitisme. Je suis, comme beaucoup, inquiète pour l'avenir.

© MPARXG, 2004.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Cité internationale universitaire de Paris - - 193.52.24.83 - 30/12/2013 10h53. © Actes sud